

Mort, mémoire et politique à Athènes au Vème siècle avant J.-C.



RÉSUMÉ

La mort des dirigeants politiques du Vème siècle à Athènes telle que Plutarque la met en scène permet de réfléchir au lien étroit construit par les Grecs entre les rituels funéraires et l'idéologie politique.

Mots-clés: Athènes; Vème siècle; Rituel funéraire; Plutarque

* Doutora em História pela Université de Lyon (1987), professora na Université de Picardie (1988-1997) e professora de História Grega na Université Paris 1 Panthéon-Sorbonne (1997-2010). Atualmente é Professora Emérita da Université Paris 1 Panthéon-Sorbonne e pesquisadora do ANHIMA (Anthropologie et Histoire des Mondes Antiques). CV: <https://www.anhima.fr/spip.php?article125&lang=fr> e <https://www.idref.fr/029819474>

Death, memory and politics in Athens in the 5th century BC.

ABSTRACT

The death of the fifth century BC political leaders in Athens, as Plutarch portrays, makes it possible to reflect on the close link built by the Greeks between funeral rituals and political ideology.

Keywords: Athens; 5th century BC; Funerary ritual; Plutarch

Morte, memória e política em Atenas no século 5 a.C.

RESUMO

A morte dos líderes políticos do século V a.C. em Atenas tal qual retratada por Plutarco nos permite refletir sobre a estreita ligação construída pelos gregos entre os rituais fúnebres e a ideologia política.

Palavras-chave: Atenas; Século V a.C.; Ritual funerário; Plutarco

La mort est un thème très présent dans les travaux des sociologues, des anthropologues et des historiens, et l'anthropologie historique en a fait un de ses domaines de recherches privilégiés.¹ La mort est aussi un des lieux du dialogue entre l'anthropologie et les sciences de l'antiquité, dialogue dont un jalon important a été le colloque puis le livre: *La mort, les morts dans les sociétés anciennes*, sous la direction de Gherardo Gnoli et Jean-Pierre Vernant (1982).² Etudier la mort chez les Grecs anciens comme dans toute autre civilisation nécessite la prise en compte de plusieurs domaines: les gestes, les croyances, les discours. On peut les étudier de façon séparée mais il faut ensuite voir leur coexistence et leur imbrication dans un contexte historique donné.

Les gestes sont le plus souvent des rites qui entourent le cadavre et lui donnent un statut de mort: les funérailles, les tombes, les nécropoles, le culte funéraire avec les offrandes et les cérémonies anniversaires de la mort. Les croyances englobent tout un ensemble de représentations sur ce qu'est mourir pour une société, la mort physique, les divinités, les héros, daimones, qui entourent le mort, mais aussi les représentations de l'au-delà. Les discours construisent « la belle mort », c'est-à-dire la manière dont une société à un moment donné

¹ La bibliographie sur la mort est considérable. Quelques titres importants en France par ordre chronologique de parution : Morin, 1970 ; Vovelle, 1974 ; Thomas, 1975 ; Ariès, 1975, 1976 ; Jankelewitch, 2003.

² Voir aussi Humphreys and King, 1981.



de son histoire valorise la mort, comme la mort au combat par exemple. Et par contraste ces discours jettent l'opprobre sur la mort infâme comme celle du lâche au combat. Ils peuvent aussi s'étonner devant des formes étranges de mort attribuées aux peuples non grecs.

La connaissance de ces trois domaines repose sur des types très variés de sources, leur confrontation permet de comprendre ce qu'est l'idéologie funéraire d'une société et d'en marquer les particularités. Au-delà des permanences, la méthode de l'anthropologie historique rend attentif aux changements selon les époques, c'est-à-dire selon les contextes historiques. Une société de guerriers aristocratiques, comme la société de l'épopée homérique, n'a pas la même vision de la mort qu'une société de citoyens égaux comme celle des cités de Sparte et d'Athènes à l'époque classique. L'histoire anthropologique de la mort est indissociable des études sur la parenté et sur le politique.³ La mort d'un individu rappelle son statut dans le monde des vivants et annonce la place qu'il aura dans la mémoire sociale.

Pour réfléchir aux liens entre le récit de la mort d'un individu et sa place dans la cité, je vais étudier dans les *Vies* de Plutarque les textes qui narrent la mort des hommes politiques athéniens du Vème siècle avant J.-C., et qui indiquent parfois le souci et la construction d'une mémoire. Je devrai bien sûr me demander si la reconstruction de Plutarque, auteur du 1^{er}-2^{ème} siècle après J.-C., est conforme à l'idéologie funéraire de la cité athénienne à l'époque classique. D'après ces récits Nicias et Thémistocle se donnent eux-mêmes la mort, Alcibiade est massacré par des jets de javelots et de flèches alors qu'il tente de sortir d'une maison en feu, Cimon meurt des suites d'une maladie ou d'une blessure, Périclès endure les tourments de la peste, seul Aristide a une fin sans histoire (Boulogne, 1990; Pelling, 1997; Cooper, 2014; Schmitt Pantel, 2009).

Des morts singulières

Cimon (510-449 avant J.-C.), si souvent victorieux à la guerre, aurait pu connaître la gloire d'une « belle mort » qui est pour les Grecs, encore à l'époque classique, la mort au combat. Or il voit sa gloire confisquée pour ainsi dire par le souci de la continuité de l'*arché* (du pouvoir politique) et au-delà la sauvegarde du corps civique. Il meurt en faisant le siège de la ville de Kition à Chypre, mais pour que la flotte grecque puisse regagner sans encombre Athènes il faut tenir sa mort cachée. Plutarque écrit: « En mourant il ordonna à son entourage de prendre aussitôt la mer en cachant sa mort. Et de fait ils parvinrent, sans que les ennemis ni les alliés se fussent aperçus de rien, à rentrer en toute sécurité, commandés pendant trente jours, comme le dit Phanodémos, par Cimon mort ». ⁴ Une nouvelle fois la collectivité civique passe avant le destin individuel (Loraux, 1981), dont on ne sait même pas dans ce cas s'il fut héroïque. En effet Cimon meurt de maladie selon la plupart des auteurs, ou selon quelques-uns d'une blessure reçue en combattant contre les barbares. La mort de Cimon est de plus précédée de présages qui peuvent sembler tout aussi étranges qu'inquiétants. Cimon rêve d'une chienne qui aboie et

³ Voir le numéro des *Annales E.S.C.* 1976, 1, autour de la mort et Vernant, 1989.

⁴ Plutarque, *Cimon*, 19, 1. Phanodémos est un écrivain du IV^e auteur d'une histoire de l'Attique, un Atthidographe. PLUTARQUE. *Vies*. Tome VII. Cimon - Lucullus - Nicias - Crassus. Avec la contribution de Marcel Juneaux, Texte établi et traduit par Emile Chambry et Robert Flacelière. Paris: Les Belles Lettres, 1972 (2003).



a en même temps une voix humaine.⁵ Lors d'un sacrifice, des fourmis enduisent son gros orteil du sang coagulé de la victime à laquelle il manque un lobe du foie⁶. Tous les signes divins, dont la reconnaissance est si importante pour la piété du citoyen, indiquent une mort prochaine, et l'oracle d'Amon la confirme: « Cimon, dit-il, est déjà auprès de moi ».⁷ Le récit de la mort de Cimon est de part en part marqué par le discours religieux et politique de la cité.

La mort de Thémistocle (515-450 avant J.-C.) est d'une certaine manière liée à celle de Cimon. Thémistocle est réfugié auprès du Grand Roi (le roi de Perse) depuis son exil d'Athènes et vit à Magnésie du Méandre. La venue de Cimon à Chypre et la menace qu'il entretient d'une expédition en Egypte, possession perse, incite le Grand Roi à demander à Thémistocle « de tenir ses promesses » c'est-à-dire de l'aider dans la défense de son territoire. Or Thémistocle ne veut ni combattre les Grecs, ni ternir sa gloire passée.

Il prit le meilleur parti, celui de mettre fin à ses jours par une mort opportune: il fit un sacrifice aux dieux, assembla ses amis, leur fit ses adieux, et selon la tradition la plus répandue, but du sang de taureau; selon d'autres il absorba un poison à l'action rapide. Il mourut à Magnésie à l'âge de soixante-cinq ans, ayant passé la plus grande partie de sa vie dans l'action politique et les commandements militaires. On dit que le grand roi apprenant la cause et le genre de sa mort, l'admira encore davantage et continua de traiter ses amis et ses parents avec bienveillance.⁸

Un suicide vient clore une vie au service de la cité. Le Grand Roi a beau trouver ce geste admirable, il ne l'est pas aux yeux de l'éthique civique athénienne. Le citoyen athénien n'a pas le droit d'attenter à son corps qui est en fait perçu comme la propriété de la cité. Celui qui vend son corps en le prostituant par exemple est frappé de déchéance civique, celui qui se suicide peut être interdit de sépulture. Cette mort prive Thémistocle de sa gloire passée tout comme l'aurait fait une défaite face aux Grecs, elle le prive du moins de la célébration de cette gloire dans le cadre de la cité d'Athènes. Mais Thémistocle a depuis longtemps renoncé à son statut de citoyen athénien, lorsque, à peine arrivé en Ionie après son départ d'Athènes, il s'est glissé dans un chariot recouvert d'un baldaquin réservé aux femmes perses, pour traverser incognito et sans encombre le pays, en se faisant passer pour une fille d'origine grecque que l'on amenait d'Ionie à un des seigneurs de la cour du roi.⁹ Thémistocle meurt ainsi en homme privé de patrie.

Périclès (490-429 avant J.-C.) est atteint par l'épidémie qui frappe Athènes à la fin de la première année de la guerre du Péloponnèse. « L'attaque ne fut pas comme chez d'autres aigüe ni violente. Ce fut une sorte de langueur qui se prolongea avec des phases diverses, qui

⁵ Plutarque, *Cimon*, 18, 2.

⁶ Plutarque, *Cimon*, 18, 4.

⁷ Plutarque, *Cimon*, 18, 7.

⁸ Plutarque, *Thémistocle*, 31, 5. PLUTARQUE. *Vies*. Tome II. Solon - Publicola - Thémistocle - Camille. Texte établi et traduit par Emile Chambry, Robert Flacelière et Marcel Jumeaux. Paris: Les Belles Lettres, 1961 (2003).

⁹ Plutarque, *Thémistocle*, 26, 4-6.

lui consuma lentement le corps et mina la vigueur de son esprit ».¹⁰ Je retiendrai juste deux traits du récit de sa mort.

« Un ami étant venu le voir pendant sa maladie, Périclès lui montra une amulette que les femmes lui avaient suspendue au cou, comme un signe qu'il devait être bien mal en point pour se prêter à pareille sottise ».¹¹ L'amulette qu'il porte autour de son cou est le signe qu'il a abdiqué tout contrôle des habitudes de vie, des *epitêdeumata*, qui étaient les siennes: nul n'était moins superstitieux que Périclès auparavant, grâce en particulier à la fréquentation d'Anaxagore.¹² « Comme il était sur la fin, les meilleurs d'entre les citoyens et ceux de ses amis qui survivaient, assis près de son lit, s'entretenaient de tous ses mérites (*arete*) et de la grande puissance (*dunamis*) qu'il avait eue. Ils faisaient le compte de ses exploits (*praxeis*) et de ses nombreux trophées (*tropaion*): ils en trouvaient neuf qu'il avait élevés en l'honneur de la cité à la suite des victoires remportées par lui comme stratège ».¹³ La conversation des amis à son chevet et la réaction de Périclès en les entendant résumant les deux facettes de l'engagement au service de la cité. La défense de la cité sur le champ de bataille reste primordiale pour la majorité des citoyens, comme en témoigne le décompte fait des neuf trophées qu'il a élevés, mais Périclès place le savoir-faire politique, l'art de bien gouverner une cité, avant l'exploit guerrier qui repose à cette époque de plus en plus sur une maîtrise de l'art militaire de la part du stratège. C'est sans doute ce qu'il faut comprendre dans sa célèbre remarque:

Je suis surpris, dit-il, de vous entendre louer et rappeler ces actions auxquelles la fortune (*tuchê*) a sa part, et que beaucoup de stratèges ont accomplies avant moi, tandis que vous ne mentionnez pas ce qu'il y a de plus beau et de plus grand dans ma vie : c'est, reprit-il, qu'aucun des Athéniens autant qu'ils sont, n'a pris le deuil (un manteau noir) par ma faute.¹⁴

Cette mort, mise en scène de façon réaliste - un homme allongé sur son lit, tellement affaibli qu'on le croit inconscient, les amis tout autour qui parlent sans plus se soucier de lui - est encore le lieu du discours politique. Périclès n'a pas droit à la belle mort sur le champ de bataille, et prenant d'une certaine manière à contre-pied toute la tradition de l'idéologie hoplitique, il se fait gloire d'avoir su éviter aux citoyens de mourir au combat.

De tous les récits, celui du contexte dans lequel Nicias (469-413 avant J.-C.) meurt est peut-être le plus poignant. Nicias n'est pas un homme politique charismatique, du moins dans les textes des auteurs grecs. Ses derniers jours sont racontés en mêlant étroitement son mode de vie à son action militaire. Cette fin saisit autour d'un personnage de premier plan l'impact qu'eut sur les Athéniens la défaite de l'expédition de Sicile.

¹⁰ Plutarque, *Périclès*, 38, 1. PLUTARQUE. *Vies*. Tome III. Périclès - Fabius Maximus - Alcibiade - Coriolan. Texte établi et traduit par Emile Chambry et Robert Flacelière. Paris: Les Belles Lettres, 1964 (2012).

¹¹ Plutarque, *Périclès*, 38, 2. L'histoire est empruntée par Plutarque à Théophraste.

¹² Plutarque, *Périclès*, 6, 1-2. C'est le très fameux épisode de l'autopsie d'une tête de bélier qui n'avait qu'une corne en présence d'Anaxagore et de Périclès.

¹³ Plutarque, *Périclès*, 38, 3.

¹⁴ Plutarque, *Périclès*, 38, 4.

Ils étaient en proie à une totale disette et abandonnaient leurs amis et leurs camarades invalides... Parmi les spectacles navrants qu'offrait l'armée, il n'en était pas de plus pitoyable que celui de Nicias, exténué par la maladie, réduit en dépit de son rang au strict nécessaire et aux plus minces ressources, alors que son état de santé eût exigé de grands soins.¹⁵

A la tête de ce qui lui reste d'armée, Nicias assiste au massacre de ses hommes dans le fleuve Asinaros. « A cet endroit eut lieu un très grand et très cruel carnage; on égorgait les hommes dans le fleuve pendant qu'ils buvaient, jusqu'à ce que Nicias se jetant aux pieds de Gylippe lui dit : « Ayez pitié, Gylippe... ».¹⁶

Gylippe, le chef de l'armée de Syracuse, a pitié. Il relève Nicias, et ordonne que l'on fasse des prisonniers, mais de nombreux soldats ont déjà été tués.¹⁷ Peu de temps après, l'assemblée des Syracusains et de leurs alliés prend plusieurs décisions dont celle de tuer les stratèges.

Quant à Démosthénès et à Nicias, Timée prétend qu'ils ne furent pas exécutés sur l'ordre des Syracusains, comme l'ont écrit Philistos et Thucydide, mais qu'Hermocrate leur envoya, alors que l'assemblée siégeait encore, un émissaire, et que grâce à la complaisance d'un de leurs gardiens, ils se donnèrent eux-mêmes la mort. En tout cas leurs cadavres, jetés devant la porte de la ville, furent exposés aux regards de qui souhaitait ce spectacle.¹⁸

La mort sur commande de Nicias et de Démosthénès n'est pas assimilable au suicide de Thémistocle. Elle relève des lois de la guerre et n'est pas en contradiction avec les lois de la cité. Cette mort est donc du point de vue athénien une mort acceptable, peut-être même une mort digne d'éloge. Mais le traitement des cadavres des deux stratèges athéniens est infamant. « Jetés devant la ville », ils peuvent être dévorés par les bêtes sauvages et les oiseaux ou pourrir. Cet abandon des corps rappelle le sort réservé au cadavre de Polynice décrété par Créon, aux portes de Thèbes.¹⁹ Or pour les Grecs un cadavre privé de rite funéraire et de sépulture n'accède pas au statut de mort. Au-delà de la publicité infamante donnée à la défaite des deux stratèges athéniens par l'exposition publique de leurs corps devant les portes de Syracuse, se dessine un geste qui est sacrilège dans toute cité grecque. Même en pleine bataille, le souci premier du stratège doit être de relever les morts de son camp du champ de bataille pour leur donner une sépulture. Les généraux athéniens vainqueurs aux Arginuses furent condamnés à mort par l'assemblée pour ne pas avoir respecté cette loi sacrée. Et Nicias lui-même préféra renoncer à une victoire et à la gloire plutôt que d'abandonner les corps de deux citoyens

¹⁵ Plutarque, *Nicias*, 26, 3-4. PLUTARQUE. *Vies*. Tome VII. Cimon - Lucullus - Nicias - Crassus. Avec la contribution de Marcel Juneaux, Texte établi et traduit par Emile Chambry et Robert Flacelière. Paris: Les Belles Lettres, 1972 (2003).

¹⁶ Plutarque, *Nicias*, 27, 5.

¹⁷ Thucydide, *Guerre du Péloponnèse*, 7, 83 raconte la suite. THUCYDIDE. *La Guerre du Péloponnèse*. Tome IV: Livres VI-VII. Texte établi et traduit par: Louis Bodin. Paris : Les Belles Lettres, 2003.

¹⁸ Plutarque, *Nicias*, 28, 5.

¹⁹ Voir Sophocle, *Antigone*. SOPHOCLE, *Antigone*. Traduit par Paul Mazon, Introduction de : Nicole Loraux. Paris: Les Belles Lettres, 1997.

athéniens sur le territoire de Corinthe.²⁰ Bref la mort de Nicias est la pire que puisse imaginer une cité. Il y a une certaine ironie à ce que ce sort soit réservé à l'homme politique le plus pieux de sa génération. Ce basculement dans l'anomie religieuse la plus radicale de la vie d'un être constamment préoccupé du « commerce avec les dieux »,²¹ au point qu'il en sombre parfois dans la superstition, est à la fois tragique et étonnant.

Alcibiade (450-404 avant J.-C.) meurt durant l'été ou l'automne 404 près de Mélissa, village de Phrygie (Robert, 1980). « Une fin en terre barbare où l'histoire et la légende ont su mêler les thèmes les plus émouvants de la fidélité et de la trahison, de l'amour et de la mort » écrit Jean Hatzfeld (1940, p. 351).²² Cette mort entrelace de façon serrée les mœurs et le politique comme nous allons le voir. Plutarque donne deux interprétations différentes des causes de la mort d'Alcibiade, mais le récit est unique.

Alcibiade se trouvait alors dans un village de Phrygie, où il vivait avec la courtisane Timandra, et où il eut en dormant la vision que voici : il se vit revêtu des habits de sa compagne, qui lui tenait la tête dans ses bras et lui peignait et lui fardait le visage comme à une femme. D'autres disent qu'il vit dans son sommeil Bagaïos qui lui coupait la tête et brûlait son corps. Mais tous conviennent que le songe précéda de peu sa mort. Ceux qu'on avait envoyés pour le tuer n'osèrent pas entrer, mais ils entourèrent sa maison et y mirent le feu. Alcibiade, dès qu'il s'en aperçut, fit un gros tas de vêtements et de couvertures et le jeta sur le feu ; puis enroulant sa chlamyde autour de son bras gauche et saisissant son poignard de la main droite, il s'élança dehors sans être touché par le feu, qui n'avait pas encore enflammé ses vêtements. À sa vue les barbares se dispersèrent. Aucun d'eux n'osa l'attendre de pied ferme, ni en venir aux mains avec lui; mais ils lui lancèrent de loin des javalots et des flèches. Quand il fut ainsi tombé et que les barbares se furent retirés, Timandra recueillit son corps, et, l'ayant couvert et enveloppé de ses propres tuniques, elle lui fit avec ce qu'elle avait un enterrement brillant et magnifique.²³

Une première interprétation veut que ce soit Lysandre et les Spartiates qui aient prié Pharnabaze le satrape perse de faire assassiner Alcibiade, une seconde en fait une affaire privée.²⁴ L'existence de ces deux lectures des causes de la mort est en soi intéressante, elle prouve le parallélisme absolu dans la vie d'Alcibiade, jusqu'à sa mort, entre les manières de vivre et la conduite politique. Un autre aspect de ce récit intrigue : le rêve d'une transformation en femme fait par Alcibiade juste avant sa mort puis le traitement de son cadavre par Timandra

²⁰ Plutarque, *Nicias*, 6, 5-7.

²¹ Expression empruntée au titre du livre de L. Bruit Zaidman (2001), qui traite du personnage de Nicias comme modèle de l'homme pieux p.131-139.

²² Pour J. de Romilly, (1995, p. 230) : « la mort d'Alcibiade fut à l'inverse de sa vie, obscure et misérable. Mais elle fut si pathétique qu'aucun mélodrame, jamais n'eut osé aller jusque-là ».

²³ Plutarque, *Alcibiade*, 39, 1-7. PLUTARQUE. *Vies*. Tome III. Périclès - Fabius Maximus - Alcibiade - Coriolan. Texte établi et traduit par Emile Chambry et Robert Flacelière. Paris: Les Belles Lettres, 1964 (2012). Deux autres textes parlent de cet épisode : Diodore XIV, 11 et Athénée XIII, 574 e-f.

²⁴ Plutarque, *Alcibiade*, 39, 9: « Il avait séduit une jeune femme de bonne famille et la gardait avec lui, et ce sont les frères de cette femme qui, exaspérés par cet outrage, mirent pendant la nuit le feu à la maison où il vivait et l'abattirent comme je l'ai dit, au moment où il sautait au travers du feu pour sortir ».

qui le revêt de ses propres habits comme si le passage du statut viril au statut de femme était la métaphore de la perte de tout droit politique. Mais ici je relèverai surtout le caractère infamant de cette mort sans combat. Alcibiade n'est pas tué comme un citoyen hoplite sur le champ de bataille, il est traqué et massacré comme on peut le faire parfois de la population civile, mais aussi des bêtes que l'on chasse. Pris au piège du feu qui l'encerclé, il ne peut même pas se défendre contre un ennemi, il est achevé de loin à coups de javelots et de flèches. Son assassinat est à l'opposé de l'idéal de la belle mort grecque, bien loin de l'image du « lion dans la cité » que l'on avait pu donner de lui.²⁵ Il meurt comme un exclu des règles de la cité. Sa vie est un long plaidoyer pour la collusion entre le privé et le public, les mœurs et la vie politique, sa mort rappelle cruellement qu'il n'y a pas de place pour un destin de ce type, du moins au V^e siècle, à Athènes.

Dans le récit des morts des dirigeants politiques à Athènes au V^e siècle, Aristide fait exception. « Les uns prétendent qu'Aristide mourut dans le Pont, où il s'était rendu pour les affaires publiques; les autres affirment qu'il mourut de vieillesse à Athènes, honoré et admiré par ses concitoyens ».²⁶ Une vie sans reproche se conclut sans tourment, avec un bémol toutefois, celui de la pauvreté qui ne permet ni à sa parenté de lui édifier un tombeau - c'est la cité qui le prend en charge -, ni à ses descendants de mener une vie normale d'enfants de citoyens. Ses filles ne peuvent pas se marier n'ayant pas de dot et elles doivent être nourries au prytanée et son fils n'a pas de terre à cultiver. Le ton du texte est solennel voire dramatique.

Ajoutons qu'on montre à Phalère son tombeau, construit, dit-on aux frais de la cité, car il n'avait même pas laissé de quoi se faire enterrer. On raconte que ses filles, nourries au prytanée, en sortirent pour être mariées aux frais de la cité, qui les fiança en votant une dot de trois mille drachmes pour chacune d'elles. Son fils Lysimaque reçut du peuple cent mines d'argent et cent plèthres de terre plantée ; on lui attribua de plus, par un décret que proposa Alcibiade, une pension de quatre drachmes par jour.²⁷

Ce passage est un intéressant résumé des signes de la pauvreté à Athènes au V^e et de la politique d'assistance que peut mener la cité. Ne pas avoir de lieu de sépulture repérable est le signe d'une indigence absolue. Là il s'agit d'un tombeau, donc d'un monument funéraire bâti, qui est la marque habituelle de l'appartenance à une famille athénienne de quelque importance.

²⁵ Plutarque, *Alcibiade*, 2,3 : Alcibiade est enfant « Un jour qu'il s'exerçait à la lutte, pressé par son adversaire et craignant d'être renversé, il amena jusqu'à sa bouche les bras qui l'étreignaient, et fit mine de les dévorer. L'autre lâcha prise en s'écriant: « Tu mords comme les femmes, Alcibiade. – Non, dit-il, mais comme les lions ». Et surtout Plutarque, *Alcibiade*, 16, 1-3 qui cite Aristophane *Grenouilles* vers 1425 puis 1432-1433.

²⁶ Plutarque, *Aristide*, 26, 1. Je laisse de côté le témoignage du Macédonien Cratère cité par Plutarque qui veut qu'Aristide ait été condamné pour vénalité et se serait embarqué pour aller mourir en Ionie pour échapper à la condamnation, car Plutarque fait une critique de cette source qui est sans appel: pas de témoignages écrits, pas de décret, pas de documents ! PLUTARQUE. *Vies*. Tome V. Aristide - Caton l'Ancien - Philopoemen - Flamininus. Avec la contribution de Marcel Juneaux. Texte établi et traduit par Emile Chambry et Robert Flacelière. Paris: Les Belles Lettres, 1969 (2003).

²⁷ Plutarque, *Aristide*, 27, 1-3. La pauvreté d'Aristide n'est pas reconnue par tous les auteurs. « Cette tradition rapportée par beaucoup d'écrivains est contredite par Démétrios de Phalère dans son *Socrate* où il affirme qu'il connaissait à Phalère un domaine ayant appartenu à Aristide et dans lequel celui-ci fut enterré. », *Aristide*, 1, 1.

Le tombeau est un « *mnema* », ²⁸ un signe et en même temps un souvenir du mort, en être privé signifierait qu'Aristide disparaît de la mémoire publique. Ne pas pouvoir doter ses filles est un second signe de pauvreté. Les deux filles d'Aristide sont d'abord nourries au prytanée. Le prytanée est le foyer religieux et politique de la cité athénienne, la cité y invite ses hôtes pour les honorer, comme les ambassadeurs venus de cités étrangères pour parler devant l'assemblée athénienne. Elle y nourrit aussi un certain nombre de personnages prestigieux comme les vainqueurs aux concours Olympiques ou les descendants des hommes qui ont assassiné le tyran Hipparque en 514 et « libéré » la cité, elle marque ainsi sa reconnaissance des actes valeureux passés et présents. ²⁹ Ainsi être nourri au prytanée n'est pas un geste neutre, mais bien la reconnaissance de l'importance du père de ces jeunes filles.

Marier ses filles est la grande affaire pour toute famille athénienne, à plus forte raison pour les familles nobles. En effet le mariage est le moyen de nouer des alliances économiques et politiques entre familles. La dot est un des éléments déterminants du mariage, à côté de la dation de la fille par son père, et de la cohabitation. Sans dot, une fille est difficilement épousable, du moins dans une famille de même rang social, ainsi Cimon aurait « épousé » sa sœur faute de dot à lui fournir. Il est très rare que la cité se substitue à la famille en ce domaine, le mariage étant une affaire entièrement privée. Elle le fait toutefois dans un cas précis : celui des filles de citoyens morts à la guerre. C'est alors un devoir pour la communauté politique de prendre en charge les orphelins, les filles en les dotant et les garçons en leur fournissant leur panoplie d'hoplite.

Le fils d'Aristide, Lysimaque, avait peut-être dépassé l'âge de l'éphébie et la remise des armes hoplitiques, la cité va lui fournir ce qui permet la survie économique du citoyen : un lopin de terre. Il a environ neuf hectares, et c'est une terre plantée, c'est à dire couverte d'oliviers et de vignes, donc d'un très bon rapport. Cent mines de capital et quatre drachmes de revenus journaliers devaient permettre à Lysimaque une vie aisée. Ainsi la cité traite les enfants d'Aristide comme si leur père était mort au combat, comme un héros civique. En laissant une famille totalement démunie, la mort d'Aristide échappe aux normes et la prise en charge de ses enfants par la communauté le désigne comme un héros civique.

Des formes de mémoire

La mort, si atroce soit-elle, n'est rien, si se met en place ensuite la mémoire, mémoire du mort, de ses actions, qui rejaillit sur sa parenté et sa cité. La mémoire des hommes politiques athéniens est un sujet important. Dans les *Vies* de Plutarque il n'est pas toujours fait mention de la mémoire du mort. Toutefois le tombeau de plusieurs dirigeants est mentionné, parfois l'est aussi un rituel après la mort.

²⁸ Le terme employé dans ce passage de Plutarque est : *taphos*, mais Plutarque utilise de façon indifférente *mnema* et *taphos* pour désigner le tombeau, voir par exemple les tombeaux de Cimon en Cimon, 19, 5.

²⁹ Sur la nourriture au prytanée : Schmitt Pantel, 1992, p. 147-167.



Thémistocle et Cimon ont deux tombeaux chacun. À Magnésie du Méandre en Asie Mineure Thémistocle a un magnifique tombeau sur la place publique. Mais il possède également un tombeau « pareil à un autel », au Pirée, le port d'Athènes. Ce monument servirait de repère à tous les voyageurs et permettrait de jouir du spectacle des régates³⁰. En témoignent les vers de Platon le comique :

Ta tombe, haut dressée en une belle place,
Servira de signal à tous les voyageurs
Qu'elle verra sortir du port et y entrer,
Et sera les jours de régates, au spectacle.³¹

Ces deux tombeaux symbolisent la double vie de Thémistocle, l'homme politique qui tourne Athènes vers la mer, a sa tombe au Pirée, et l'exilé qui reçoit une prébende auprès du Grand Roi est honoré à Magnésie du Méandre. Du tombeau du Pirée il est dit qu'il s'élève « pareil à un autel », ce qui est une manière de suggérer l'héroïsation du personnage.

Cimon a comme Thémistocle deux tombeaux : à Kition, à Chypre, il est honoré comme un être supérieur et en Attique, où ses restes sont rapportés, comme un simple mortel.

Les restes de Cimon furent rapportés en Attique comme en témoignent les monuments que l'on appelle encore de nos jours Cimoniens. Cependant les gens de Kition honorent un tombeau de Cimon, à ce que rapporte l'orateur Nausicratès, parce que, en un temps d'épidémie et de stérilité de la terre, le dieu leur ordonna de ne pas négliger Cimon, mais de l'honorer et de le vénérer comme un être supérieur.³²

De manière plus explicite que pour Thémistocle les deux tombeaux rendent compte de deux types de mémoire qui s'attachent à Cimon, une mémoire qui le divinise et le traite en héros au sens religieux du terme, et une mémoire civique qui le traite en simple citoyen athénien. On lui rend un culte mais c'est en terre non grecque. A Athènes la seule mémoire possible est celle du citoyen. Thémistocle et Cimon ne peuvent toutefois pas avoir exactement la même place dans le souvenir athénien. Thémistocle est un traître qui s'est réfugié chez le roi de Perse, Cimon est resté fidèle à la cité jusque dans la mort. Aussi une tradition rapporte que Thémistocle fut victime d'une *damnatio memoriae*. Andocide dans un écrit intitulé « A mes amis politiques » affirme que les Athéniens auraient dérobé les cendres de Thémistocle et les auraient dispersées au vent.³³ Mais Plutarque rejette catégoriquement l'historicité de ce geste: « Andocide ment dans l'intention d'exciter les oligarques contre le peuple ». Vrai ou pas, ce traitement ultime des cendres du mort, jetées au vent pour interdire toute forme de

³⁰ Plutarque, *Thémistocle*, 32, 5: « Diodore le Périégète, dans son ouvrage *Sur les tombeaux*, dit, par conjecture plutôt que de science certaine, qu'au grand port du Pirée... on voit un soubassement de belle dimension (*krepis estin eumegetes*) sur lequel s'élevait, pareil à un autel (*bomoeidès*), le tombeau (*taphos*) de Thémistocle. » Diodore le Périégète aurait vécu à la fin du IVe.

³¹ Plutarque, *Thémistocle*, 32, 6.

³² Plutarque, *Cimon*, 19, 5.

³³ Plutarque, *Thémistocle*, 32, 4.

commémoration, s'inscrit bien dans la palette des attitudes possibles qui donnent ou refusent une survie sociale et politique au mort dans la mémoire des vivants.

Il n'est pas fait mention d'un tombeau de Périclès, mais l'éloge faite de son action juste après sa mort est bien un discours de mémoire comme nous venons de le voir.³⁴ Quant à Alcibiade, dans le texte de Plutarque, il n'accède qu'à la mémoire privée que lui donne le rite funéraire accompli par sa compagne Timandra. Toutefois un autre auteur, Athénée, note: « Nous avons vu nous aussi le monument d'Alcibiade à Mélissa en arrivant de Synnada à Métropolis. On y sacrifie chaque année un bœuf sur l'ordre de l'excellent empereur Hadrien; celui-ci fit aussi ériger sur le monument une image d'Alcibiade en marbre de Paros ». ³⁵ Le monument d'Alcibiade date peut-être d'une époque antérieure, mais le culte funéraire qui lui est rendu est institué à l'époque impériale. Ainsi il faut parfois attendre des siècles, et un tout autre système politique, pour que le devoir de mémoire soit accompli !

Le dernier cas, celui de Nicias, prouve que la mémoire peut aussi être négative. En effet parmi les mesures décidées par l'assemblée des citoyens de Syracuse en Sicile et de leurs alliés, l'une stipule que l'anniversaire du jour où on avait fait prisonnier Nicias serait un jour sacré, marqué par des sacrifices et chômé et que cette fête serait appelée du nom du fleuve Asinaria.³⁶ La défaite d'Athènes et la capture de son stratège deviennent objet de mémoire pour la cité ennemie, Syracuse, et si le nom de Nicias est gardé hors de l'oubli, c'est de manière infamante. Cet exemple, que je crois assez rare, permet de réfléchir sur les aléas de la commémoration aujourd'hui encore. Mince consolation pour cet Athénien, un témoignage de son courage est toutefois conservé dans un sanctuaire du lieu : son bouclier, ou « un » bouclier, particulièrement orné d'or et de pourpre, que Nicias aurait pu consacrer aux dieux.

Avant de conclure il faut poser une question simple : quelle est la part de l'auteur de ces textes, Plutarque, homme des 1^{er} -2^{ème} siècles après J.-C., dans la construction de ces récits de la mort des hommes illustres de l'Athènes du Ve siècle avant J.-C.? (Schmitt Pantel, 2008, 2009). Plutarque a devant lui un matériau historique qu'il n'invente pas, et dont il est tributaire dans tous les domaines, y compris ceux de la description du mode de vie et des comportements. Ce qui lui revient en propre est le regard qu'il porte sur ses personnages, la réflexion éthique qu'il en fait naître, et bien sûr l'écriture. Sans Plutarque, nous ne saurions peut-être pas aujourd'hui qu'Alcibiade fit juste avant sa mort le rêve d'être transformé en femme et que sa compagne Timandra le revêtit de ses propres habits avant de l'ensevelir. Toutefois ce n'est pas Plutarque qui a inventé cette histoire mais bien les Grecs contemporains d'Alcibiade.

³⁴ Plutarque, *Périclès*, 38, 3-4.

³⁵ Athénée XIII, 574 e-f.

³⁶ Plutarque, *Nicias*, 28, 1.



Conclusions

La démarche de l'anthropologie historique permet d'éclairer ces récits de la mort des hommes politiques athéniens du 5ème siècle. Elle s'attache à la description de pratiques ordinaires, la mort et le tombeau, elle les resitue dans un univers culturel particulier de gestes et de croyances, ici celui des Grecs de l'époque classique, et elle s'interroge sur la dimension civique des récits. Ainsi ces formes de mort et de mémoire ne paraissent plus soit banales, soit étranges, mais bien marquées par l'idéologie funéraire de la cité athénienne. La mise en scène, jusque dans la mort, des mœurs (*epitedeumata*) des dirigeants politiques athéniens permet d'affiner la construction de leur identité politique et au-delà de celle des citoyens athéniens. Et c'est un discours, construit à l'époque classique, qui permet à l'historien d'aujourd'hui de comprendre les différentes facettes de la mort grecque, et plus largement le lien entre les mœurs et le politique.

Références bibliographiques

- Aries, P. (1975). *Essai sur la mort en Occident, du moyen âge à nos jours*. Paris: Le Seuil.
- Boulogne, J. (1991). Plutarque et la mort. In *La Vie et la mort dans l'Antiquité* : actes du colloque organisé en janvier 1990 par l'Association Guillaume Budé, Dijon: Editions Universitaires de Dijon, 17-28.
- Bruit-Zaidman, L. (2001). *Le commerce des dieux. Eusebeia essai sur la piété en Grèce ancienne*. Paris: Éditions La Découverte.
- Cooper, C. (2014). Death and Other Kinds of Closure. In Beck, M. (ed.). *A Companion to Plutarch*. Blackwell, 391-404.
- Gnoli, G.; Vernant, J.-P. (éd.). (1982). *La mort, les morts dans les sociétés anciennes*. Cambridge : Cambridge University Press; Paris: Éditions de la Maison des Sciences de l'Homme.
- Hatzfeld, J. (1940). *Alcibiade: Étude sur l'histoire d'Athènes à la fin du Ve siècle*. Paris: Presses Universitaires de France.
- Humphreys, S. C.; King, H. (ed). (1981). *Mortality and Immortality: The Anthropology and Archaeology of Death*. Proceedings of a Meeting of the Research Seminar in Archaeology and Related Subjects Held at the Institute of Archaeology, London University, in June 1980. Londres: Academic Press.
- Jankélévitch, V. (1994). *Penser la mort ?* Avant-propos et direction éditoriale de Françoise SCHWAB. Paris: Éditions Liana Levi, 2e édition.
- Loroux, N. (1981). *L'invention d'Athènes. Histoire de l'oraison funèbre dans la « cité classique »*. Paris: La Haye.
- Morin, E. (1970). *L'homme et la mort*. Paris: Nouv. Ed. du Seuil.
- Pelling, C. (1997). Is Death the End? Closure in Plutarch's Lives. In Fowler, D. H. *Reading the End in Greek and Latin Literature*. Princeton: University Press of Princeton, 228-250.



Robert, L. (1980). Le lieu de la mort d'Alcibiade. In Robert, L. *À travers l'Asie Mineure: poètes et prosateurs, monnaies grecques, voyageurs et géographie* (Bibliothèque des Écoles françaises d'Athènes et de Rome, 239). Paris: de Boccard, 257-308.

Romilly, J. (1995). *Alcibiade ou les dangers de l'ambition*. Paris: Éd. de Fallois.

Schmitt Pantel, P. (1992). *La cité au banquet. Histoire des repas publics dans les cités grecques*. Rome: Publications de l'École française de Rome. Nouvelle édition. Paris: Publications de la Sorbonne, 2011.

Schmitt Pantel, P. (janvier-février 2008). Anecdotes et histoire chez Plutarque. Etat de la question et interrogations, *Europe, Historiens de l'Antiquité*, 236-251.

Schmitt Pantel, P. (2009). *Hommes illustres. Mœurs et politique à Athènes au Vème siècle*. Paris: Aubier.

Thomas, L.-V. (1975). *Anthropologie de la mort*. Paris: Payot.

Vernant, J.-P. (1989). *L'individu, la mort, l'amour. Soi-même et l'autre en Grèce ancienne*. Paris: Gallimard.

Vovelle, M. (jan-fev. 1976). Les attitudes devant la mort: problèmes de méthode, approches et lectures différentes. *Annales ESC*, Paris, 31, 120-131.

Vovelle, M. (1974). Mourir autrefois. *Attitudes collectives devant la mort aux XVII^e et XVIII^e siècles*. Collection Archives. Paris: Gallimard-Julliard.

Reçu le: 1er avril 2021
Approuvé le: 13 août 2021

